



Bienvenue, Louise et François-Olivier Dorais (dir.). *Profession historienne ? Femmes et pratique de l'histoire au Canada français* (Québec, Presses de l'Université Laval, 2023), 542 p.

Lucia Ferretti

Volume 77, numéro 4, printemps 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1115872ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1115872ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferretti, L. (2024). Compte rendu de [Bienvenue, Louise et François-Olivier Dorais (dir.). *Profession historienne ? Femmes et pratique de l'histoire au Canada français* (Québec, Presses de l'Université Laval, 2023), 542 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 77(4), 68–72. <https://doi.org/10.7202/1115872ar>

plusieurs sites importants ne sont pas mentionnés et plusieurs sources clés de la littérature archéologique québécoise, en français pour la plupart, ne sont pas citées. Par exemple, il n'y a aucune mention des sites de la Gaspésie dans le chapitre 4 portant sur le Paléoindien. La Haute-Gaspésie compte pourtant des occupations paléoindiennes récentes et un gisement de chert, une matière première très convoitée; elle a aussi fait l'objet de nombreux travaux (Benmouyal 1987; Burke 2002; Chalifoux 1999a, 1999b). Les chapitres 5 à 7 qui traitent respectivement de l'Archaïque maritime ancien et récent et de la transition entre l'Archaïque et le début de la période Sylvicole n'intègrent pas la synthèse sur l'Archaïque au Québec publiée sous la direction d'Adrian L. Burke et Claude Chapdelaine (2017).

Les auteurs soulignent la difficulté d'accéder à la « littérature grise » (p. 291-292), notamment les rapports d'expertise archéologique associés aux travaux de développement. Ils ont cependant fait d'importants efforts pour y parvenir; la bibliographie comporte plusieurs rapports, ainsi que des mémoires et thèses, mais la « littérature grise » québécoise en est quasiment absente. Or, chaque intervention archéologique au Québec, que ce soit dans un cadre universitaire ou professionnel, est suivie du dépôt d'un rapport rendu accessible en ligne dans la Bibliothèque numérique en archéologie du ministère de la Culture et des Communications.

Les auteurs admettent qu'il reste de nombreux défis et beaucoup de données à intégrer (p. 297). C'est notamment le cas pour les données archéologiques et la « littérature grise » québécoises. Il s'agit néanmoins d'un ouvrage de référence fondamental. Les auteurs distinguent les « *lumpers* » des « *splitters* », c'est à dire les chercheurs et chercheuses qui ont tendance à souligner les similitudes et ceux et celles qui cherchent à identifier des différences. Les auteurs de ce livre appartiennent clairement au premier camp et ils ont gagné leur pari d'une synthèse « déssegmentée » de l'archéologie du Nord-Est atlantique de l'Amérique du Nord.

Manon Savard

Université du Québec à Rimouski

Bienvenue, Louise et François-Olivier Dorais (dir.). *Profession historienne ? Femmes et pratique de l'histoire au Canada français* (Québec, Presses de l'Université Laval, 2023), 542 p.

Ce collectif a d'abord été un colloque tenu en octobre 2021 à la Grande Bibliothèque du Québec. Invités par Louise Bienvenue et François-Olivier

Dorais, une vingtaine de leurs collègues ont partagé les résultats de leurs recherches sur autant de femmes qui, de Laure Conan à Micheline Dumont, ont fait de l'histoire au Québec, en Ontario français et en Acadie, du dernier tiers du 19^e siècle à la fin du 20^e. Sauf les premières femmes professeuses d'université, pour la plupart encore vivantes, ces historiennes étaient avant cette rencontre effacées de nos mémoires, méconnues, ou alors considérées mais pour d'autres réalisations. Plusieurs sont pourtant des pionnières de l'histoire des femmes. Certaines ont carrément créé les champs de l'histoire des professions ou du handicap. Et toutes ont participé à la construction de l'historiographie du Canada français, ce qui leur a valu en leur temps, et bien entendu selon les paramètres du temps, d'être encouragées, reconnues, parfois célébrées.

L'ouvrage s'ouvre sur une excellente « mise en perspective ». Bienvenue et Dorais y exposent leur projet : faire voir comment des femmes animées par le goût de l'histoire ont utilisé les circonstances dans lesquelles elles ont été placées, voire les ont provoquées, pour produire leur œuvre : romans historiques, séries d'articles dans la presse réunis ensuite en volumes, biographies très documentées, rapports érudits, mise en valeur de fonds d'archives, participation au soutien et à l'activité de sociétés d'histoire et de leurs revues (y compris l'Institut d'histoire de l'Amérique française et la revue qu'il publie), et finalement conquête de postes universitaires et publication de monographies savantes. Pour aucune d'entre elles la tâche n'a été facile, on s'en doute. Les auteurs et autrices sont très soucieux de replacer leur objet d'étude dans son contexte matériel et culturel de production, un contexte fait de préjugés, de chasses-gardées, de hiérarchies incontestées ; de formations, de trajectoires professionnelles, de lieux d'expression et de conditions de travail différenciés ; et, recouvrant tout cela, d'un primordial clivage selon le genre qui a impacté toutes les dimensions de la vie de ces femmes, y compris les dimensions les plus personnelles. Pour autant, aucune victimisation : après tout, ces historiennes ont réussi.

Le défi de résumer un ouvrage dont toutes les contributions sont de très haute qualité est tel que j'y renonce. Usons d'un argument d'autorité : vous devez le lire ! Outre ce que je viens d'en dire, voici un peu de ce que, pour ma part, je souhaite en retenir.

L'ouvrage ne se limite pas aux figures admises de nos jours. Puisqu'une des intentions des codirecteurs est d'accroître la connaissance des modes de production de l'historiographie au Canada français, ils ont demandé aux collaborateurs de dépister les historiennes partout où elles ont pu s'exprimer.

Un très grand nombre, même encore assez récemment, ont connu des carrières de journalistes parallèlement ou antérieurement à leur engagement dans l'écriture de l'histoire. Ce fut le cas dans la presse religieuse pour Marie Aymong (Pierre Hébert) ; pour Fadette/Henriette Dessaulles dans la page féminine du *Devoir* (Chantal Savoie) ; et dans *La Patrie* des années 1930, où Madeleine/Anne-Marie Gleason-Huguenin (Adrien Rannaud) a enrichi la mémoire collective de portraits de femmes ayant marqué notre histoire. Ce fut le cas aussi à la radio : dans les années 1950, Charlotte Savary anime *Les visages de l'amour* à Radio-Canada, une populaire émission dans laquelle elle exhume des personnalités féminines d'autrefois, notamment les femmes patriotes (Mathieu Arsenault).

Quand l'histoire était considérée comme un genre littéraire, des femmes ont pu s'y faire un nom en toute légitimité. Cette idée traverse plusieurs contributions. Elle est au fondement de celle de Micheline Cambron, qui analyse les pratiques d'écriture de Félicité Angers/Laure Conan. On la retrouve chez Mathieu Arsenault, qui étudie les femmes patriotes vues par Marcelle Reeves-Morache et la poétesse Michèle Lalonde. Interrogée par Maude Goulet-Ménard et Louise Bienvenue avec un art consommé de l'écoute active, même Hélène Pelletier-Baillargeon aurait encore un peu tendance à se définir comme une littéraire, ou du moins c'est ainsi qu'elle entreprit ses deux importantes biographies de Marie Gérin-Lajoie et d'Olivar Asselin.

La biographie, justement, comme genre chéri de plusieurs. La chose est remarquable, elle déborde les évocations précédentes. C'est en tant que premières historiennes professionnelles que Marie-Claire Daveluy et sœur Maria Mondoux (Louise Bienvenue) ont réuni les archives qui, de part et d'autre de l'Atlantique, leur ont permis de documenter de manière érudite tout ce qu'on pouvait savoir à leur époque au sujet de Jeanne Mance. Plus récemment, une grande partie de l'activité de recherche d'Andrée Désilets et de Denise Robillard (Guy Laperrière) s'est traduite par des biographies étoffées de personnalités politiques ou religieuses, hommes et femmes, parues notamment dans le *Dictionnaire biographique du Canada* ou ayant fait l'objet de monographies costaudes.

Des historiennes ont construit l'histoire de groupes auxquels elles s'identifiaient et dont elles voulaient légitimer l'existence. Charlotte Tassé (Alexandre Klein) s'est systématiquement employée à documenter l'histoire de la profession d'infirmière laïque. Corinne Rocheleau-Rouleau s'est engagée comme militante et comme savante dans l'instruction des personnes sourdes et l'histoire des Franco-Américains (Pierre Lavoie). En Ontario

français et en Acadie aussi, des historiennes se sont investies avec élégance, professionnalisme et un style « décontracté » (p. 309) dans l'historiographie de leur groupe national, constamment en butte à la francophobie et aux politiques assimilatrices du Canada anglais : ce fut le cas de Georgette Lamoureux à Ottawa (Stéphanie St-Pierre) et de la docteure en histoire Marguerite Michaud, pionnière de l'histoire de l'Acadie en général et de celle des femmes acadiennes (Philippe Volpé).

L'inscription dans les réseaux d'historiens. Ces femmes ne travaillaient pas seules dans leur coin. Sophie Imbeault et Carolyne Ménard pointent les réseaux que Laure Conan a tissés pour bâtir son œuvre et en assurer la diffusion ainsi que la pérennité. Avec un poids relatif spécifique à chacune, on retrouve le même ancrage dans les réseaux politique, éducatif, religieux ou universitaire chez presque toutes les historiennes. Hélène Pelletier-Baillargeon, par exemple, a pu compter sur des échanges savants avec de très nombreux universitaires. Compte tenu de la présence massive de l'Église tant dans l'histoire longue du Québec que dans la vie intellectuelle durant le siècle et demi couvert par l'ouvrage, l'émergence des historiennes s'est beaucoup faite en relation avec les milieux cléricaux, particulièrement cléricónationalistes. Puisqu'elles ont participé, dans leur propre sphère, à l'écriture de l'histoire nationale, elles ont été reconnues comme des consœurs ; peut-être davantage que les historiennes canadiennes-anglaises par leurs confrères, ce serait à voir.

Le rôle majeur de Lionel Groulx. Voilà une dimension de son engagement qu'on ne connaissait pas et qui dépasse celle de tous les autres historiens de son temps. Certes, il fut le « roi dans la ruche » (p. 3) de l'Institut d'histoire de l'Amérique française : François-Olivier Dorais fait voir tout ce que sa nièce Juliette Lalonde-Rémillard a fait pour l'aider de son vivant puis perpétuer sa mémoire. Mais Groulx a aussi invité Laure Conan, Marie-Claire Daveluy, Blanche Lamontagne à écrire dans *L'Action française* dans les années 1920 ; il a encouragé la participation de nombre d'historiennes à la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (Karine Hébert et Julien Goyette) dans les années 1947-1960, y compris Corinne Rocheleau-Rouleau ; il a avec enthousiasme célébré l'œuvre historique, réalisée ensemble ou séparément, de Daveluy et de Maria Mondoux ; il a compté dans la vocation d'Hélène Pelletier-Baillargeon, qui a grandi dans une maison voisine de la sienne ; il a correspondu avec Marguerite Michaud et fut un juré admiratif de sa thèse de doctorat. Bref, Groulx a utilisé la position prééminente qui fut la sienne pendant des décennies pour aider et valoriser le travail des historiennes ; son nom est d'ailleurs celui qui revient le plus souvent dans l'index, et à propos

du plus grand nombre d'historiennes. Les seules qu'il n'a pas connues sont les universitaires, dont les carrières ont débuté après sa mort.

L'universitarisation de l'histoire au féminin. Le monde universitaire fut l'ultime bastion de résistance, jusqu'aux années 1970. La dernière partie du livre porte sur les premières professeures. Lors du colloque, j'avais écouté avec émotion Aline Charles retracer le parcours de Nadia Fahmy-Eid, et vu et entendu Stéphanie Lanthier parler de son film sur Micheline Dumont. Ceux et surtout celles formés par Andrée Désilets à l'Université de Sherbrooke, par Louise Dechêne (Sylvie Dépatie) à l'Université de Montréal ou à McGill, ou par Andrée Lévesque à McGill (Magda Fahrni) ont dû ressentir la même gratitude que moi pour celles qui furent nos modèles : Nadia, dans ma troisième année de baccalauréat à l'UQAM, fut ma première professeure femme depuis la 2^e secondaire ; elle et Micheline m'ont donné mon premier contrat d'assistante de recherche. Les textes consacrés à ces pionnières montrent des historiennes aux parcours, aux personnalités, aux intérêts de recherche, aux conceptions de l'histoire et aux engagements très variés, mais qui toutes ont ouvert des chantiers considérables et inédits qu'elles ont dirigés avec une rigueur d'autant plus grande qu'elles savaient qu'elles nous ouvraient la voie.

Il y a dans ce collectif beaucoup d'autres choses à apprendre et à retenir. Toute histoire de l'historiographie des femmes et de celle du Canada français devra désormais tenir compte de ce livre et des femmes qui, sans point d'interrogation, ont fait profession d'historiennes !

Lucia Ferretti

Université du Québec à Trois-Rivières

Binasco, Matteo. *French Missionaries in Acadia/Nova Scotia, 1654-1755. On a Risky Edge* (Cham [Suisse], Palgrave Macmillan, 2022), 230 p.

Comprendre l'histoire du travail religieux en Acadie est une tâche ardue. Dans cette région qui a fait l'objet d'une exploration historique approfondie et captivante — récits de la colonisation, « conquête », pouvoir autochtone, genre, histoire ouvrière, race, esclavage et bien plus encore —, l'histoire des missionnaires a plus souvent fourni des chapitres à des études thématiques plus vastes qu'elle n'a constitué le point central d'une enquête approfondie. Durant la majeure partie des 17^e et 18^e siècles, des missionnaires représentant différents groupes religieux ont arpenté la région afin de desservir les colons français et les peuples autochtones. L'ouvrage de Matteo Binasco